

nante, et Hélène dut se laisser embrasser à plusieurs reprises, et se laisser serrer les mains par une personne qu'elle n'avait jamais vue, dont elle ignorait presque l'existence, qu'elle ne désirait pas recevoir, qui n'avait assurément aucun droit à son amitié, et qui venait lui ôter des mains l'administration du château, et la réduire à zéro là où elle régnait en maîtresse.

Depuis la mort de M. de Romilly jusqu'à ce jour, Hélène n'avait pas rencontré d'opposition ; les événements s'étaient précipités dans la direction qu'elle désirait, et cela avec une telle précision qu'elle était devenue nerveuse et qu'elle tremblait pour le résultat. Tout semblait s'être produit si à propos qu'elle craignait que ses succès ne se terminassent par un effondrement. Dans la situation de fièvre et d'anxiété où elle était, il y avait une grande probabilité, qu'elle perdait courage avant qu'elle eût pu saisir la fortune, objet de ses desirs. Elle était inquiète, agitée, le bruit d'une porte qu'on ouvrait ou le son d'une sonnette la faisait tressaillir ; elle était énervée quand madame Rivolat apparut au château. Mais cette arrivée fut pour elle comme un coup de fouet qui lui rendit toute son énergie.

Elle comprit immédiatement qu'Ernest Rivolat s'était résolu à devenir maître de la Tour-Blanche. Quelque penchant qu'elle eût pour lui, son bon sens lui disait qu'il ferait un mauvais mari, et qu'il dissiperait probablement un patrimoine acquis au prix de tant d'efforts et de crimes. Elle jura donc, elle, de son côté, qu'il ne deviendrait jamais maître du château, et cela non-seulement à cause des raisons que nous venons d'indiquer, mais surtout parce qu'il n'était pas en devoir de faire d'elle une duchesse.

Elle eut le temps, pendant que madame Rivolat débitait sa tirade, de se recueillir et de faire appel à tout son sang-froid.

Elle se redressa, prit un air glacial et, en réponse aux dernières paroles de madame Rivolat, elle dit :

—Madame, je n'étais nullement préparé à cette visite. Je ne me doutais pas de... de l'honneur que vous me comptiez faire. Je n'en ai été informée que quelques minutes avant votre arrivée.

—Voilà bien Ernest ! répliqua madame Rivolat. Il aime toujours à faire des surprises ; cela l'amuse immensément, et c'est son faible.

—Les malheureux événements qui se sont passés dans cette maison continua Hélène froidement, m'ont empêchée de recevoir personne, ou de faire des invitations. J'aurais cru que M. Rivolat, qui ne saurait ignorer ce qui est arrivé, aurait compris cela, et ne m'aurait pas mise dans la pénible nécessité de...

—De faire de vous une petite folle, cria madame Rivolat, en levant les mains pour l'interrompre. Ne vous tourmentez pas, mon amour, quelques minutes me suffiront pour être ici comme chez moi. Vraiment vous ne m'attendiez pas ? Voici ce qu'Ernest m'a dit : Elle est seule, solitaire, n'ayant pas un ami pour la conseiller, la guider, la diriger. Vous avez atteint un âge raisonnable, ma mère, vous êtes sa proche parente — elle ne doit pas rester ainsi exposée à être le jouet de notaires et de domestiques avides. Elle, et la fille de M. de Romilly que je recommande à vos...

Hélène tressaillit.

—Vous les protégerez toutes les deux et le monde n'aura pas à dire qu'une jeune fille est restée seule, accablée sous le poids d'affaires importantes, sans avoir auprès d'elle une protectrice, qui combine les avantages de la parenté avec une haute position dans la société.

—Mais, madame, dit Hélène, avec les mêmes manières glacées, si je ne désire pas...

—Ma chère enfant, il ne s'agit pas de ce que vous désirez, mais de ce dont vous avez besoin, répliqua madame Rivolat en l'interrompant. Il n'est pas convenable..., positivement, il n'est pas convenable que vous continuiez à vivre seule comme vous le faites. Il faut que vous ayez, jusqu'à ce que vous soyez mariée, un mentor, comme moi. La société l'exige ; et vous devez vous conformer à ses règles, si vous ne voulez pas être considérée comme une sauvage. Heureusement, quoique vous ne me connaissiez pas personnel-

ment, je suis connue de vous et du monde,—oui, mon amour du monde qui m'estime et qui m'approuve.

Je vous répète ce que m'a dit Ernest ; il n'est pas convenable qu'elle vive seule jusqu'à ce qu'elle ait un protecteur qui l'abritera contre le danger et veillera sur son bonheur,—le charmant enfant !

Hélène, en l'entendant prononcer cette dernière phrase, sentit son sang se glacer dans ses veines. Tout-à-coup, une petite main douce se glissa dans la sienne, et, tournant la tête, elle vit Béatrice à côté d'elle.

Madame Rivolat ne s'intimida pas. Voyant que mademoiselle de la Roseraie ne se montrait pas disposée à lui présenter Béatrice, elle se chargea elle-même de cette tâche.

—Mademoiselle de Romilly, s'écria-t-elle en examinant la jeune fille à travers son lorgnon : —sans aucun doute, vous êtes mademoiselle de Romilly ?

Béatrice baissa la tête, en signe d'assentiment, et puis regarda Hélène d'un air interrogateur.

—Un véritable lis, dit madame Rivolat. Je suis madame Rivolat, mon enfant, vous vous rappelez Ernest Rivolat, n'est-ce pas ?

—Oui, madame, répondit Béatrice en hésitant.

—Je suis sa mère. Je suis venue pour prendre soin de vous, pour vous prendre sous mon aile, comme le cygne fait de son petit.

Béatrice se serra contre Hélène et s'imagina que l'étrangère était un personnage très-important.

Elle regarda de nouveau Hélène, avec des larmes dans les yeux, et murmura :

—Ne permettez pas à cette dame de me séparer de vous, ma cousine.

—Non, mon amie ; ce n'est pas mon intention répondit Hélène en l'embrassant sur le front.

—Vous emmener, ma colombe ; certainement non, dit madame Rivolat. Au contraire, je resterai ici avec vous, pour veiller sur vous, pour voir à ce que vous soyez bien soignée, bien élevée comme doit l'être l'héritière d'une immense fortune. Non, je vous mènerai seulement faire des promenades charmantes, dans le jardin, dans le parc, dans les bois. Ma chère enfant, je me dévouerai à vous tout entière. Je ferai si bien que vous m'aimerez plus encore que votre cousine Hélène.

—Non, madame, vous ne ferez pas cela, s'écria Béatrice avec un air sérieux, et comme si elle n'était nullement séduite par les promesses de madame Rivolat.

—Bien, bien, c'est ce que nous verrons, dit cette dernière en haussant les épaules. Vous ne savez pas quel pouvoir de fascination je possède ; nous verrons, nous verrons.

Elle se tourna vers Hélène, et dit avec calme :

—J'excuse la froideur de votre réception, parce que je sais que vous avez été élevée à la campagne, et la surprise que vous a causée mon arrivée inattendue ; mais il y a une limite à toutes choses. Votre surprise est finie maintenant. Ma fatigue est extrême. Donnez des instructions à vos gens pour qu'ils me préparent immédiatement un appartement, car je ne me tiens plus debout. Vous avez de la prudence, j'aime à croire, et vous comprendrez de quelle importance il est que vous fassiez ce que je demande. Demain nous mettrons chaque chose en bon pied,

L'assurance avec laquelle elle prononça ces dernières remarques intimida Hélène. Elle comprit, d'ailleurs, que ce qu'il y avait de plus sage pour le moment était de garder le silence et de satisfaire à ses desirs.

Elle appela, en conséquence, la femme de chambre, qui informée de la visite qui était arrivée, se tenait à portée ; elle lui dit de prendre les ordres de madame Rivolat et de lui préparer un appartement.

Ce fut un vrai soulagement pour elle quand elle sut que madame Rivolat était non-seulement installée dans sa chambre, mais qu'elle était même dans son lit, et endormie.

XII

ET DE TROIS.

Quand vint le soir, plutôt que d'être exposée à se voir invitée par madame Rivolat à se rendre auprès d'elle, Hélène alla faire un tour dans le parc, avec l'intention de se renfermer immédiatement à son retour, dans son appartement.

Elle vit la difficulté de sa position, et la lutte qu'elle aurait à soutenir pour éviter de devenir l'esclave de cette femme et de son fils. Elle était résolue à ne pas se soumettre à de telles exigences, mais à pousser jusqu'au bout, quoiqu'il dût arriver, l'exécution de son programme.

Elle avait déjà commencé à goûter les misères du crime, sans avoir aucun des plaisirs qu'elle s'était promis.

Elle arpenta les avenues conduisant à l'entrée du parc, songeant et réfléchissant aux moyens par lesquels elle pouvait se débarrasser promptement de madame Rivolat et de son fils. Elle n'avait pas besoin de l'aide d'une pareille femme pour atteindre le but auquel elle aspirait, et elle était bien résolue à lui faire connaître ses vues sans tarder. Il restait seulement à déterminer le moyen à employer.

Tandis qu'elle concentrait son esprit sur ce point, elle se sentit toucher légèrement sur l'épaule. Elle tressaillit, et, en se tournant, vit le docteur Vargat à côté d'elle.

Il lui fit un sourire de Méphistophélès et lui indiqua le sentier sous les arbres.

—Regardez qui vient là, dit-il.

—Elle porta les yeux dans la direction qui lui était désignée, et vit un cavalier qui avançait rapidement.

—Rivolat ! murmura-t-elle avec effroi.

—Lui-même ! répliqua Vargat. Ne craignez rien. Simulez l'ignorance, et conséquemment, l'innocence. Moquez-vous de ses menaces. Soyez ferme, je suis votre ami, et vous n'êtes pas en son pouvoir. Retournez à la maison, attendez à demain pour le voir. Combattez-le avec ses propres armes. S'il menace, menacez-le. C'est vous qui le tenez en votre pouvoir. Jamais vous ne serez à sa merci,—je veillerai à cela. Retirez-vous le plus vite que vous pourrez. Je le retiendrai jusqu'à ce que vous soyez en sûreté dans votre nid.

Sans réplique, Hélène s'éloigna et regagna la maison.

Il la suivit des yeux.

Avant qu'Hélène se retirât pour se coucher, elle fut informée par sa femme de chambre qu'un monsieur était arrivé à la Tour-Blanche, qu'il avait eu une entrevue avec la femme de charge, et qu'il avait demandé qu'on lui préparât une pièce où il pût se reposer et dormir.

Hélène savait que c'était Ernest Rivolat. Elle renvoya sa femme de chambre et examina ensuite attentivement les serrures de son boudoir et de sa chambre à coucher. Elle ferma et barra toutes les portes avec un soin qui prouvait qu'elle n'était pas sans crainte qu'on osât pénétrer chez elle, même au milieu de la nuit.

Elle savait pourquoi Rivolat s'était aventuré à venir à la Tour-Blanche. Il n'avait, d'ailleurs, pas à craindre d'être reconnu comme l'auteur du meurtre de M. de Romilly, puisqu'il savait que la justice n'était arrivée à aucun résultat satisfaisant de ce côté. Il venait non pas au hasard, pour l'aider dans l'exécution de ses plans, mais pour plaider et soutenir sa propre cause à lui, avec la volonté ferme de ne pas se laisser battre. Hélène savait tout cela, et elle était résolue à résister à toutes ses prétentions. Elle se souvint, d'ailleurs, de ce que lui avait dit Vargat et se promit de suivre son conseil, sans se laisser influencer par la beauté et les charmes de Rivolat.

Le lendemain ils se rencontrèrent au déjeuner.

Hélène s'était levée dès le point du jour, et elle s'était juré d'agir en toutes choses de façon à ne pas s'écarter du but qu'elle avait en vue. Quand elle fut prête à descendre à la salle à manger, elle avait étouffé ses sympathies, imposé le silence à ses sentiments. Elle était calme, polie, imperturbable, froide comme la glace.

Son visage n'avait pas la moindre couleur, et